Les causes de l’agitation chez les étudiants

La guerre civile à peine terminée, un mouvement souterrain commençait en Espagne, dont l’action, sans revêtir des proportions spectaculaires, s’est exprimée de manière constante en divers domaines. Et la jeunesse universitaire, qui, déjà, lors de périodes antérieures d’oppression (particulièrement sous la dictature de Primo de Rivera), avait su se faire l’interprète des inquiétudes populaires, ne pouvait rester en marge de la protestation naturellement engendrée par le système persistant et détestable d’obscurantisme établi en Espagne par Franco. Bien loin de rester indifférente au drame espagnol, la jeunesse universitaire allait donc saisir l’occasion d’entrer en scène de façon courageuse et décisive.

Il y a pour le moins cinq ans que cette effervescence se manifeste. Encadrés d’office dans le SEU (Syndicat phalangiste des étudiants de l’université), les jeunes ont vu leur action longtemps paralysée par mille obstacles divers. Le caractère totalitaire de l’organisation a ainsi constitué un frein efficace, jusqu’au jour où, à Barcelone, débordant les consignes de la hiérarchie, l’agitation prit corps dans les rues et s’exprima avec audace par le boycott de la Compagnie des tramways ; ce fut là le thème central d’une sensationnelle grève des usagers, qui se transforma par la suite en un mouvement général affectant toute l’industrie de la zone barcelonaise, et s’étendant ensuite au pays basque. À partir de cet instant, une bonne partie de la jeunesse universitaire se trouvait engagée dans l’action de manière énergique et directe contre la dictature, et bientôt certains professeurs de l’enseignement secondaire et supérieur devaient s’incliner devant le bien-fondé de ses demandes et de ses revendications. Cet état

de l’opinion qui, vu de l’étranger et d’une façon superficielle, pouvait paraître d’importance négligeable, n’en a pas moins inquiété les dirigeants du régime ; c’est au point qu’ils confièrent à un de leurs services spécialisés, l’Institut de l’opinion publique, le soin de mener une enquête – qui n’est pas restée secrète, mais dont la presse de tous les pays a récemment fait connaître les résultats significatifs.

C’est ainsi que l’on a appris – non pas par les organes de l’opposition antifranquiste en exil, dont les informations en l’espèce pourraient paraître tendancieuses, mais par la divulgation d’un document phalangiste officiel – aux termes mêmes du rapport rédigé par don José Maria Pinillos, titulaire de la chaire de psychologie expérimentale à l’université de Madrid :

1. Que 74 % des étudiants élèvent contre l’appareil gouvernemental espagnol des reproches d’incompétence, de légèreté, d’inertie ou d’ignorance ;
2. Que 85 % des étudiants taxent les gouvernants actuels d’immoralité ;
3. Que 90 % des étudiants accusent les militaires d’incompétence ou d’ignorance, et les considèrent comme engagés dans un travail bureaucratique absolument stérile ;
4. Que 67 % des étudiants se considèrent comme privés de professeurs, les titulaires de ces fonctions manquant de sincérité dans leur enseignement ou d’intérêt pour la profession qu’ils exercent ;
5. Que 52 % des étudiants dénoncent la hiérarchie catholique comme entachée

d'immoralité, de faste ostentatoire et d'attachement à des privilèges féodaux ;

6. Que 70 % des étudiants déclarent que, si la politique sociale de l'Église n'inspire au peuple aucune confiance, c'est parce qu'elle ne se préoccupe que dans son propre intérêt des conditions de la classe travailleuse ;
7. Que 70 % enfin, manifestent leur opposition « à la présente structure sociale et économique de l'Espagne ».

Avant même que fussent divulgués les résultats de l'enquête susmentionnée, systématiquement conduite parmi les jeunes des diverses facultés, s'était produit un mouvement symptomatique, à l'occasion de la mort de don José Ortega y Gasset. À l'éminent professeur démissionnaire, les étudiants rendirent un hommage funèbre ; les efforts phalangistes d'accaparement furent, en l'espèce, totalement mis en échec par l'intervention d'un des orateurs qui se réclama « de ce philosophe libéral, notre maître à tous ».

Tout cela produisit une telle sensation dans les milieux gouvernementaux, que le Caudillo lui-même ressentit la nécessité de s'en prendre, dans son message de fin d'année, au « diabolique matérialisme de la jeunesse actuelle », tout en ajoutant cette conclusion illusoirement rassurante :

« Nous ne devons pas nous laisser impressionner par les survivances libérales qui ressurgissent de temps en temps dans la vie publique, car il suffit de s'approcher de ces sépulcres blanchis, pour percevoir, sous leur brillante apparence, ce relent qui caractérise les plus tristes années de notre histoire. »

Quelques semaines après, à travers une série d'incidents et de critiques dirigées par la presse officielle contre l'activité des jeunes

écrivains universitaires, éclataient les troubles de Madrid. Environ trois mille étudiants, s'arrachant au monopole phalangiste du SEU, réclamèrent les élections libres d'un Comité directeur, nommé par les inscrits aux diverses facultés ; et, cette pétition ayant été acceptée par le recteur de l'université, le résultat fut, immanquablement, la déroute du SEU qui, sur les quarante postes à pourvoir, ne réussit à faire nommer que trois de ses propres candidats.

Les autorités, voyant mises en jeu les bases mêmes de la structure totalitaire, annulèrent l'élection et mobilisèrent, à des fins de provocation, les forces phalangistes de choc. Mais elles comptaient sans la résistance résolue des étudiants ; de l'université, le conflit s'étendit à la rue et, perdant la face, le ministre de l'Intérieur dut ordonner, outre la cessation des cours et la destitution du recteur, de nombreuses arrestations et perquisitions domiciliaires.

Au bout de quelques jours, sous le signe de la terreur, tout « rentra dans l'ordre » – c'est du moins ce que l'on a prétendu. Mais, en réalité, le mécontentement s'étendait au sein même de la phalange, et Franco, pour sauver la situation, devait de nouveau agiter l'épouvantail communiste en mettant sur le compte des agents de Moscou – qui n'y sont pour rien – la responsabilité des événements.

En réalité, non seulement l'influence des communistes, mais celle de toutes les autres forces de l'opposition antifranquiste s'est avérée négligeable dans l'explosion de mécontentement à l'université et dans l'organisation de ses manifestations successives. La protestation s'est déroulée en marge de toute direction politique et syndicale, et c'est précisément ce qui constitue un signe de révolte digne de la plus grande attention.

Les longues années de dictature n'ont pas réussi à assurer l'adhésion

du peuple, et les nouvelles générations, cibles privilégiées de la propagande officielle, montrent, en renversant tous les calculs de la hiérarchie, un désir d'amélioration sociale qui échappe à toutes les tentatives de captation doctrinales et organisatoires, auxquelles se consacre le clergé, en particulier à travers l'entreprise congréganiste de l'Opus Dei. Et c'est précisément la spontanéité de l'action des étudiants, en dehors de toute attitude de parti, qui permet d'espérer que, dans un avenir peu éloigné, la masse actuellement neutre s'ébranlera dans le sens de la révolte populaire, l'alimentera à tout instant par l'entrée en ligne des organisations ouvrières, et revêtira, enfin, des proportions nationales, de manière à permettre la reconquête de la liberté.

Les possibilités de ce travail peuvent être appréciées dans l'esprit même qui caractérise la jeunesse, et que traduit, mieux que tout commentaire, le document officiel dont l'auteur est le señor Laín Entralgo, recteur de l'université centrale. On sait que, par sa sincérité, cet exposé a motivé la colère des autorités franquistes. Voyons donc, en recourant au texte même, quelques-uns des jugements portés par cet homme clairvoyant dont la destitution fut un scandale :

« Intellectuellement, cette minorité universitaire se sent mécontente de la pâture scientifique, philosophique et littéraire que lui offre l'Espagne au-dedans comme au dehors de l'université… Son inquiétude politique consiste, avant tout, en un malaise profond concernant l'avenir de l'Espagne, et dans une critique amère, quant à l'efficacité de l'État et quant à son injustice, en face des problèmes de la vie espagnole, principalement ceux d'ordre social et administratif… La jeunesse universitaire d'aujourd'hui est exigeante ; son agitation intime ne se limite point à la discussion académique ou aux jeux gratuits de l'imagination,

mais, dans ses conversations, elle manifeste avec urgence, et parfois même avec fièvre, tout ce qui lui paraît manquer à la société qui l'entoure. »

Laín Entralgo analyse dans le même document les raisons qui motivent cet état d'esprit dans la jeunesse universitaire, et cite, entre autres :

1. Sa psychologie spéciale, et le rôle que celle-ci lui confère dans le dynamisme des mouvements sociaux, de sorte qu'« elle est d'habitude la première à exprimer des états d'opinion latents dans la société à laquelle elle appartient, ou restreints à la dimension de commentaires privés ».
2. Sa conscience historique particulière, qui fait que, n'ayant pas vécu la guerre civile, les motifs de cette dernière ne constituent pas « le souvenir d'une expérience personnelle, mais l'audition ou la lecture d'un récit ».
3. L'étroitesse de son horizon professionnel qui, faute de larges possibilités d'emploi une fois les études terminées, impose à l'âme des jeunes « le dégoût et le mécontentement ».
4. Les restrictions légales en vigueur, en ce qui concerne les voyages d'information, de contact et d'études à l'étranger ; les étudiants qui ne peuvent surmonter ces obstacles « font preuve – nous dit-on – d'une curiosité insatiable à l'égard des mouvements intellectuels et des formes d'existence qui manifestent aujourd'hui la plus évidente vitalité historique ».
5. Le désenchantement devant le fait que beaucoup de secteurs de la vie espagnole sont loin de présenter un aspect modèle, étant donné « que l'inégalité sociale reste parmi nous

démesurée ; que la préoccupation pour le profit économique immédiat est devenue générale et abusive ; que la réputation du pays, en tout ce qui touche aux rapports économiques, est bien au-dessous de ce qui serait désirable ; que la qualification et le dévouement effectif à l'enseignement, chez le professeur d'université, n'atteint pas le niveau auquel le disciple conscient est en droit de prétendre ; et qu'enfin l'enseignement religieux et l'enseignement politique sont, dans un grand nombre de cas, ressentis comme une obligation ennuyeuse plutôt que comme une formation personnelle effective ».

6. Enfin, le paternalisme d'État, sous son aspect prohibitif, avec ses normes de censure intellectuelle et artistique « excessivement étroites et ne permettant jamais un recours motivé de la part de ceux qui en sont frappés ».

Ces critiques sont autant de thèmes de réflexion qui, dans une situation normale, s'imposeraient aux hommes dans les mains desquels est placée la destinée d'un peuple. Mais, dans les hautes sphères du régime franquiste, au lieu de la réflexion, s'est installée la grossièreté satisfaite du soudard triomphant – celle d'un Millan Astray, compagnon de Franco dans ses aventures africaines, criant : « À mort l'intelligence ! » – et dont le tout nouveau secrétaire-ministre du parti unique, Arrese, récemment entré en fonction, a remis l'arrogance à l'ordre du jour, par une stupide invocation au « dialogue des revolvers ». Dans une atmosphère pareille, il ne faut pas s'étonner si le rapport de Laín Entralgo fut accueilli avec mécontentement, et provoqua la révocation immédiate de son auteur, d'autant plus qu'à ses prudents avertissements étaient joints, en manière de propositions concrètes, « quatre points cardinaux » qui peuvent se résumer ainsi :

1. Pratique d’un rigoureux et perspicace examen de conscience, de la part des éléments dirigeants la vie nationale.
2. Extension et enrichissement des horizons de notre jeunesse, tant dans l’ordre de son avenir professionnel qu’en ce qui concerne ses aspirations historiques et sociales.
3. Raffermissement des liens entre le magistère et la discipline enseignée, qui ne peut être intimement acceptée si le maître ne présente pas une qualité et un magnétisme spirituel suffisants;
4. Ouverture d’esprit aussi souple qu’intelligente à l’égard de tout ce que présente d’important, à l’intérieur et à l’extérieur des frontières, le monde intellectuel, littéraire et artistique.

Les « quatre points » sont, bien entendu, restés lettre morte.

Le franquisme, né de la violence, et imposé par l’application rigoureuse de procédés totalitaires, s’est montré incapable de réviser son œuvre et ses conceptions propres, et de fournir la moindre possibilité de solution dans le sens réclamé par l’autorité universitaire elle-même. La jeunesse étudiante en a fait aujourd’hui l’expérience, comme l’avaient faite précédemment les masses travailleuses et l’opinion libérale. C’est pourquoi les inquiétudes des milieux universitaires, qui tendaient à l’obtention de réformes mineures de structure dans les cadres du phalangisme, s’orientent maintenant vers un changement radical mettant fin à la présente immoralité, lui substituant la justice et réarmant spirituellement l’Espagne pour qu’elle puisse remplir le rôle que son histoire et ses valeurs éternelles lui réservent dans le concert des peuples libres.

F. Gomez Pelaez